

LE SOUPÉ
DES
PETITS-MAITRES.

Partie II,

A

20

THE SOUTH

1852

THE SOUTH

2

1852

LE SOUPÉ
DES
PETITS-MAITRES,
O U V R A G E
M O R A L.

—
SECONDE PARTIE.
—



A LONDRES.

LE SOUPÉ

DES

PETITS-MAÎTRES.

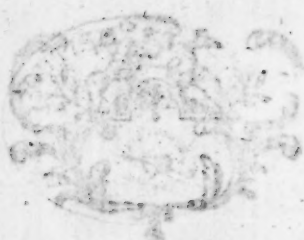
OUVRAGE

MORAL.

—————

SECONDE PARTIE.

—————



—————

A LONDRES.



A V I S

A U L E C T E U R. |

PENDANT la lecture du premier Volume , la Comtesse a eu beaucoup d'humeur. — Pourquoi cela ? Les historiettes qu'il contient , leurs portraits un peu lestes ne feroient-ils pas du goût de la Dame ? — Oh , que si ! Est-elle fâchée que l'Abbé , le Mousquetaire & le Robin aient sacrifié sur des autels indignes d'eux , & qu'ils manquent de délicatesse ? — Oh , que non ! Ce qu'elle a entendu lui a-t-il semblé trop peu

vj *AVIS AU LECTEUR.*

piquant , & voudroit-elle qu'on la dispensât de la suite ? — Au contraire , elle la désire avec le plus vif intérêt. — Ah ! parlez donc , & ne nous impatientez point : qu'a-t-elle ? que n'a-t-elle point ? Expliquez-vous. — Vous désirez le savoir ? — Sans doute. — Eh bien , tant mieux ! vous l'apprendrez dans la Post-face ; oui , dans la Post-face.





LE SOUPÉ.



CHAPITRE PREMIER.

Très-important pour le Commerce.

A Peine la Danseuse fut-elle partie, que nous nous empressâmes de lire le papier que nous lui avions dérobé, il contenoit ce qui suit :

BAIL DE TROIS ANS.

MANON DURU, surnommée la *Petite Joujou*, Danseuse de son métier, d'une part ; & Messire Tout-d'or, ancien Munitionnaire des Armées du Roi, présentement Marquis de.... & autres lieux,

de l'autre part , convenus & demeurés d'accord de ce qui suit :

S A V O I R ;

Articles proposés par le Monsieur.

A R T I C L E I.

M. Tout-d'Or exige, d'après le conseil de son Médecin, quela Petite, avant d'entrer en exercice, aille faire une retraite de six semaines à la campagne, pour y respirer un air sain, & s'y rafraîchir le teint qu'elle a très-échauffé.

Accepté, à condition que M. Tout-d'Or fera une retraite aussi. Je crois que l'air de la campagne lui est aussi nécessaire qu'à moi.

A R T. I I.

Après son retour, elle n'ira plus souper en ville : comme M. Tout-d'Or l'aime, il craint pour elle les indigestions.

Accepté, pourvu qu'il me soit permis de donner à souper chez moi.

A R T. I I I.

Elle ne prendra pas de ces laquais à taille élégante, qui sont la Fleur le jour, & mon bon ami la nuit. Pour cet effet, ils seront choisis & toisés par Monsieur, & non par Mademoiselle.

Accepté, à condition qu'ils seront robustes, c'est-à-dire, propres à frotter, & en état de résister à la grosse fatigue.

A R T. I V.

Elle renverra sa mere avec une pension , & en recevra une autre de ma main. Les véritables meres sont trop indulgentes.

Accepté. Je pourrai plus décemment donner des coups de poings à l'une qu'à l'autre.

A R T. V.

M. Tout-d'Or se réserve expressément que si ladite Demoiselle devient enceinte, pour se faire une réputation d'honnête fille, les diverses fantaisies qu'elle aura, ne coûteront pas plus de cent écus chacune.

Accepté; mais j'avertis M. Tout-d'Or que je suis très-féconde, & que j'ai des fantaisies fréquentes dans mes grossesses.

Articles proposés par la Demoiselle.

A R T. I.

La Demoiselle, avant d'entrer en charge, veut un appartement sur le Palais-Royal, orné de beaux coups de glaces, de magots, & de canapés surtout, avec un boudoir digne d'elle.

Accordé, à condition que le portier qui gardera la porte du devant & celle du derriere de la maison, sera vieux; que les fenêtres de l'appartement seront élevées, & qu'il n'y aura aucun escalier dérobé.

A R T. II.

Elle veut avoir un vis-à-vis à sept glaces, avec des chevaux fringans & des harnois pomponés.

Accordé, à condition qu'elle n'ira pas ventre à terre, & ne crevera que deux chevaux par mois.

A R T. III.

Pour paroître décemment aux Spectacles , au Boulevard , aux Tuilleries , & faire honneur à son Monsieur , il lui faut nécessairement des diamans ; savoir , des girandoles , un esclavage , un ruban , des cornes , une sultane , & une infinité d'épingles , sans préjudice des nœuds & du bouquet de brillans , qui viendront dans la suite ; sans quoi la Demoiselle promet à son Monsieur qu'elle aura des vapeurs noires ou couleurs de roses , selon son caprice.

A R T. IV.

De plus , elle demande une petite maison , avec un théâtre pour y faire la Dame d'importance.

De plus , le Monsieur exige qu'il n'y ait pas de loge grillée dans la salle de Spectacle , & qu'on n'y joue jamais les piéces de l'ennuyeux Moliere. Lorsqu'on fait de la dépense , il faut du moins se distinguer par son bon goût.

A R T. V.

Elle prétend pouvoir recevoir à sa toilette , sans

Accordé , à condition que les diamans n'appartiendront à la Demoiselle , qu'après avoir donné des preuves constantes de sa bonne conduite ; & pour l'y engager , elle n'aura , la première année du bail , que la jouissance des diamans , la propriété de la moitié , après la seconde année , & l'entière propriété à la fin du bail.

Accordé , à condition que la petite maison ne sera ni à Passi , ni à Pantin ; l'air y est si vif qu'on y dévore.

De plus , qu'il n'y ait pas de loge grillée dans la salle de Spectacle , & qu'on n'y joue jamais les piéces de l'ennuyeux Moliere. Lorsqu'on fait de la dépense , il faut du moins se distinguer par son bon goût.

Accordé , en recommandant à la Petite

(II)

que le Monsieur s'en d'avoir l'œil sur ses
scandalise, le petit-Maître qu'elle daignera choisir, pour la prôner dans
les foyers; & le petit Abbé qu'elle chargera de faire
des vers en son honneur dans le Mercure, ou de
faire des couplets malins contre ses camarades.

A R T. V I.

On lui donnera cinquante billets de parterre à distribuer à toutes les représentations : lesdits billets serviront à la faire applaudir les jours qu'elle dansera; les autres seront employés à faire huer ses rivales ; l'on donnera de plus la table & un habit à demi usé tous les ans à un Gredin qu'elle mettra à la tête de sa cabale.	Accordé ; mais lorsque le Monsieur viendra souper avec la Petite, le Cabaleur ira manger à la cuisine.
--	--

A R T. V I I.

Il lui sera permis d'aller seule chez ses Supérieurs.	Accordé sans réplique; à tout Seigneur, tout honneur.
---	---

A R T. V I I I.

On la délivrera de tous les enfans mâles qu'elle aura; mais on lui laissera les filles, sur tout si elles sont jolies.	Accordé, rien n'est plus juste. Une mere prudente se ménage toujours une poire pour la soif à venir.
--	--

Fait double & signé par les deux Parties, l'an de grace, &c.

Quoi ! ce n'est que cela ? s'écrierent

toutes nos Compagnes d'un air surpris ; la Joujou est bonne d'avoir voulu nous dérober la connoissance de son Traité : il est dans la forme ordinaire , & les articles en sont tout-à-fait simples. J'en ai jadis fait un pareil , dit la petite Actrice , avec un Financier , qui lui a depuis servi de modele avec trente femmes de condition :

Allons , allons , c'est encore une imbécille , continua la Diane ; mais elle est jeune , elle se formera : revenons à nos histoires. J'ai débité la mienne de bonne grace ; je veux savoir celle de l'Abbé , du Chevalier & de mes deux Compagnes. Rien n'est plus juste , dit la Marchande ; & elle parla ainsi.



CHAPITRE II.

L'orgueil humanisé. La mort pour les malheureux n'a rien d'affreux.

J'ÉTOIS si jeune lorsque je perdis le bijou dont vous me demandez l'histoire, que je pourrois facilement en avoir oublié les circonstances, si elles n'avoient un air de particularité qui les a vivement gravées dans ma mémoire.

Figurez-vous que je n'ai que deux lustres & un an par-dessus, & que je joue avec un petit espiegle du quartier, qui n'est guere plus âgé, & qui vient régulièrement tous les jours folâtrer avec moi. Un soir, nous voyons un jardin voisin de notre maison entr'ouvert; nous nous y glissons pour voler du fruit: nous approchions d'un pommier, & nous allions remplir nos poches, quand nous entendîmes quelques soupirs qui partoient de derriere un treillage.

Avant d'aller plus loin, il est bon de dire à qui appartenait le jardin en question : c'étoit à une très-grande Dame , âgée d'environ soixante-dix ans ; mais si vaine de sa condition , que ses appartemens n'avoient pour ornemens uniques que les portraits de ses aïeux , auxquels tout le monde , en passant , étoit forcé de faire la révérence.

Un laquais ne pouvoit prétendre à l'honneur d'entrer dans son antichambre , & de figurer avec ses gens , s'il n'avoit la gloire d'appartenir à un homme titré. Enfin , elle pouffoit la vanité si loin , que ses armes étoient gravées jusque sur sa béquille.

Vous vous doutez bien que notre soupireuse est la Dame pétrie d'orgueil ; mais vous ne devinerez jamais , je gage , le rang du Seigneur qui soupироit avec elle. — Un Prince , sans doute ? — Non , non , — Un Duc ? — Pas tout-à-fait. — Un Marquis , tout au moins ? — Pas encore. Le petit Seigneur pour lequel elle s'humanisoit , portoit un habit galonné

sur toutes les coutures ; mais les galons étoient de soie ; en un mot , c'étoit Champagne , son laquais. L'Amour bien plus indulgent que M. D..... fait rapprocher tous les états , & ente tout de suite la roture la plus avérée sur la tige la plus illustre.

Le premier soupir avoit fait peur à mon petit camarade & à moi ; un second fit naître notre curiosité , un troisieme l'augmenta : nous approchons , nous écartons doucement quelques feuilles , & nous voyons la Vieille qui mettoit ses titres aux pieds de son vainqueur. « Non » tu ne sens pas toute ta félicité , lui » disoit-elle ; fais-tu qu'il y a nombre » d'honnêtes gens , de personnes de la » premiere qualité qui désireroient le » bonheur que je t'offre , & dont tu » sembles si peu jaloux ? » L'Amant à livrée ne répondoit rien ; mais ses mains s'égaroient , & la Dame trouvant apparemment ses gestes assez nobles , se renversa tout-à-fait sur le gazon , & lui dit ; « Cher Marquis , cher Comte , cher

» Prince de mon ame, je t'abandonne ces
 » charmes qui n'ont dérogé que pour toi !
 » jouis de tous si tu le peux, sinon ,
 » choisis, & choisis bien. »

Champagne, curieux apparemment de s'allier à la noblesse, prit une posture qui nous auroit empêché de voir la Dame, si nous eussions été plus éloignés. Mais nous ne perdîmes pas une de ses grimaces, & nous l'entendîmes bientôt qui disoit, *je me meurs* ; Champagne répondit, *je suis mort* ; & tous deux resterent sans mouvement.

J'avois été jusqu'à cet instant très-attentive à tous leurs gestes. Aux mots de *je me meurs*, je pris la fuite, très-alarmée, & fus avec mon petit ami dire à maman que Madame une telle étoit morte avec son laquais : nous lui peignîmes les circonstances de sa mort ; Maman eut toutes les peines du monde à s'empêcher de rire, puis prenant un air sérieux, elle nous dit gravement que toutes les fois qu'une fille ou une femme étoit trop familière avec un garçon ou un homme, le
 Ciel

Ciel les punissoit par une prompte mort. Quoi ! dis-je , si je jouois trop avec mon petit ami , j'en mourrois ? — Sans doute , & lui aussi. Cette leçon eut pendant quelque tems tout l'effet que ma mere s'étoit promis ; je ne permis plus à mon petit camarade de m'embrasser : il étoit pour le moins aussi poltron que moi ; si par hasard je lui touchois la main , il crioit , comme un beau diable , qu'il étoit mort ; ma mere jouissoit de notre simplicité , & s'applaudissoit de nous avoir alarmés ; bientôt elle eut tout lieu de s'en repentir : vous allez voir.

Je faisois avec Lindor (c'est le nom de mon petit ami) une partie au volant ; ma mere fut obligée de sortir , elle nous enferma dans sa chambre , en nous disant : « Enfans , foyez sages , gardez-vous sur- » tout de casser quelque glace , autant » vous vaudroit mourir. — N'ayez pas » peur , Maman. » Elle sort , la partie continue , le volant va , vient ; crac ! j'applique un coup de raquette au milieu d'un miroir , & je le casse en mille morceaux.

Partie II.

B

Je pleure , mon camarade m'imité ; nous voulons prendre la fuite , mais la porte est fermée à double tour : nous nous figurons toujours maman prête à rentrer , nous nous rappelons les paroles qu'elle nous a dites en sortant : Gardez-vous surtout de casser quelque glace , autant vous vaudroit mourir : nous croyons la voir furieuse , exécuter sa promesse & nous tuer. Cette crainte fit venir à mon ami l'idée de nous donner nous-mêmes la mort : j'y consentis ; & pour y réussir , nous résolûmes de répéter tout ce que nous avions vu faire à la vieille Dame & à son laquais dans le jardin , jusqu'à ce que mort naturelle s'ensuivit.

Je commençai par m'asseoir à terre ; mon compagnon d'infortune se plaça à côté de moi. Je jouai avec ses cheveux , je lui donnai quelques baisers , comme j'avois vu faire à la Dame , & il me les rendit , à l'imitation de M. de Champagne. Je lui dis ensuite : Commences-tu à mourir ? Non. — Ni moi ; voyons , continuons.

Je lui répétai , sans savoir ce que je disois : « Non , tu ne sens pas toute ta » félicité : fais-tu qu'il y a nombre d'hon- » nêtes gens , de personnes de la pre- » miere qualité qui désireroient le bon- » heur que je t'offre , & dont tu sembles » si peu jaloux. » Il promena , comme » M. de Champagne , sa main sous mon mouchoir. Je lui dis : meurs-tu ? — Hélas ! non ; au contraire , je ne fus jamais si éveillé , & moi de même. — Voyons , continuons.

Je me renversai tout-à-fait , & toujours d'après la Dame : je m'écriai , en soupirant : « Tiens , cher Marquis , cher Comte , » cher Prince de mon ame , je t'abandonne » ces charmes , qui n'ont jamais dérogé » que pour toi : jouis de tous , si tu le peux , » sinon choisis , & choisis bien. » Meurs- » tu ? — Pas encore. — Ni moi. — Voyons , continuons.

Lindor prit la posture qu'il avoit vu prendre à M. de Champagne ; elle fit quel- qu'effet , il sentit tout de suite un mou- vement extraordinaire qu'il n'avoit jamais

éprouvé ; j'étois dans le même cas , mon cœur , en s'épanouissant , sembloit vouloir m'échapper : encouragés par le succès , nous nous écriâmes tous deux en même tems : voyons , continuons.





C H A P I T R E I I I .

*Mort de la Marchande. Histoire du
Chevalier. L'Amour champêtre.*

J'AVOIS mieux examiné mes modèles que Lindor ; je lui donnai quelques leçons qu'il exécuta de point en point , & avec tant de succès , que nous sentîmes la mort s'avancer à grands pas. Je perdis presque la voix ? Lindor ne me parla plus que par monosyllabes ; je n'avois que la force de soupirer , à peine avoit-il celle de m'embrasser : ses baisers expiroient sur le bord de mes lèvres. Nous entendîmes maman qui ouvroit la porte ; nous ramassâmes nos forces pour expirer bien vite. Ma mere étonnée , nous demanda ce que nous faisions-là : nous lui répondîmes par ce duo..... nous.... mourons..... & nous disions vrai.

Nous perdîmes la voix ,
 Et dans le même instant notre ame fut ravie ;
 Mais d'une mort si douce & si digne d'envie ,
 Que pour mourir encore mille fois ,
 Nous reprîmes la vie.

Nous avions de la peine à nous persuader qu'à onze ans la petite Marchande fût encore ignorante : nous l'accusâmes d'avoir elle-même fait choix du genre de mort , avec quelques doutes sur son heureux succès : elle nous jura que non , sur son honneur ; le serment nous rendit encore plus incrédules , quand le Chevalier , prenant son parti , nous dit que la chose pouvoit , à la rigueur , être vraie , puisque lui , Mousquetaire , avoit filé ses premières amours sur le ton de l'églogue : nous nous récriâmes sur cette singularité , & il commença.

Je passois six mois de l'année dans les terres de mon pere. Là , pour toute occupation , j'assassinois quelques lapins , ou je lisois de vieux Romans que me prêtoit ma grand'mere ; l'amour fut m'en pro-

curer un plus agréable , en me faisant voir les charmes naissans de Susette , c'étoit la fille de notre Berger.

Elle avoit quatorze ans , sa figure étoit intéressante , sa taille bien prise , une simple futaine composoit sa parure ; son linge éblouissoit d'abord par sa blancheur , mais il cessoit de paroître blanc du moment que son mouchoir , entr'ouvert par hasard , laissoit voir quelque échantillon d'une gorge d'albâtre.

Voir Susette , l'admirer , brûler pour elle , la chercher sans cesse des yeux , la voir même quand je l'avois perdue de vue , & jusque dans les bras du sommeil , tout cela fut pour moi l'affaire de vingt-quatre heures. Je le lui dis , elle me fit une grande révérence , & me répondit avec ingénuité :
 « M. le Chevalier , vous me faites bien de
 » l'honneur ; mais tenez , vous me faites
 » encore plus de plaisir. Colas , avec qui
 » mon pere veut me marier , me répète
 » tout le jour ce que vous venez de me
 » dire , mais il m'ennuie autant que vous
 » me faites bien aise. »

Je remerciai ma chere Susette. Au portrait que je lui fis de mon amour , elle reconnut le sien , & me l'avoua. Bientôt elle ne se para plus qu'avec les petits rubans dont je lui faisois présent , & me donna tous les jours , en échange , un bouquet ; mais , c'étoit tout , & mon ame ; enchantée des presens de la tendre innocence , se contentoit de régner sur un cœur aussi simple que délicat. Je craignois de diminuer mon bonheur en altérant sa pureté.

Quelquefois un simple baiser , à demi volé sur les levres de ma Susette , m'a fait goûter plus de volupté que tous les emportemens étudiés des beautés les plus à la mode.

En un mot , j'étois le plus heureux des hommes , quand Susette m'apprit , en fondant en larmes , que Colas avoit obtenu le consentement de son pere. En effet , la noce se fit peu de jours après. Je fus contraint d'y assister , & j'eus le chagrin de voir mon aimable Susette faire en vain mille efforts pour résister à

trois

trois ou quatre vieilles édentées qui l'entraînoient, en bavardant, vers la chambre, de son époux. Quel moment pour elle & pour moi ! La pauvre enfant avoit l'air d'une victime qui gémit du sort qu'on lui prépare. Je crus toute la nuit la voir se débattre sous le funeste couteau.

Dès ce moment je devins rêveur, mélancolique. Le plaisir & le bonheur s'envolèrent loin de moi. En vain, pour me distraire, je fis la guerre aux habitans des airs & de l'eau ; la félicité de Colas me poursuivoit par-tout. Je serois mort de douleur & de jalousie, si je n'avois juré de me venger de mon rival, dès que je pourrois me trouver tête-à-tête avec sa femme.

Un jour que je m'entretenois de cette agréable idée, qu'elle me jetoit dans une douce rêverie, & que je savourois déjà la plus délicieuse des vengeances, je me trouvai insensiblement dans le vallon & au milieu des bois qui m'avoient vu si souvent aux pieds de ma Bergere. Tout,

dans ces lieux enchantés , conspiroit à redoubler mon ardeur.

Un jeune ormeau & le lierre qui s'unit à lui en l'embrassant , ne font aux yeux de l'indifférence que deux foibles arbrisseaux : pour une ame sensible , ils offrent un spectacle bien touchant , qui donne les idées les plus voluptueuses , & fait naître le désir de les réaliser.

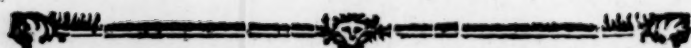
Je me plaçai derriere un buisson fleuri pour examiner , sans être vu , la foule des villageois qui , deux à deux , étoient épars dans le bois. Ici , une Bergere , l'amour peint dans les yeux , la crainte & le désir sur le teint , jetoit d'une main tremblante quelques feuilles à son Amant , & couroit se cacher à demi à l'ombre d'un alifier : le Berger la poursuivoit , & la déroboit tout-à-fait à mes regards.

Plus loin , Colin cessoit de jouer du chalumeau pour orner la tête de Colinette avec des fleurs cueillies sous les pas de la Bergere : Colinette en ramassoit pour parer le chapeau de Colin : bientôt le

couple amoureux trouvoit la couronne trop peu digne de leurs vœux , & se couronnoit des fleurs qu'on cueille à Cythere.

Peignez-vous , s'il est possible , la situation d'un jeune homme qui aime , qui est malheureux , & qui est le témoin oisif de tant d'amoureux combats. Le désir entroit dans mon cœur par tous mes sens , quand j'entendis pousser de tendres soupirs derrière moi. Je tourne la tête , & je vois toutes les graces réunies dans une seule personne ; je vois Sufette.





C H A P I T R E IV.

Fin de l'Histoire de Sufette. L'Abbé commence la sienne ; sa première déclaration n'a pas un heureux succès. C'est une femme bel esprit qui l'ébauche.

SUSETTE , continua le Chevalier , pleuroit ses malheurs & les miens ; elle étoit sur le bord d'une fontaine , à demi couchée sur le gazon , qui , tout fier d'être mollement pressé par tant d'appas , s'émailloit à chaque instant de mille fleurs nouvelles.

Les larmes que les beaux yeux de ma Sufette versaient , couloient doucement sur un teint de lis & de rose , s'arrêtoient dans deux fossettes pour admirer une bouche petite , vermeille & bien coupée ,omboient sur une gorge enchanteresse ,

& rouloient avec précipitation sur un cou d'albâtre , sur deux globes de neige , bien fâchées de ne pas rencontrer la plus petite ride pour s'y arrêter quelque temps.

Je pouffai un soupir à mon tour ; ma Belle , surprise , se tourna , me vit , se leva avec précipitation ; son visage se peignit , en un moment , de mille couleurs différentes , elle fit un cri de joie , & retomba à demi évanouie sur le gazon qu'elle venoit d'abandonner.

Qu'elle étoit belle dans cet état ! Ses yeux paroissoient ne s'être fermés que pour ne point m'intimider ; ses bras , jetés à côté d'elle , me disent qu'ils ne m'opposeroient plus la moindre résistance ; sa bouche , en souriant , appelle le baiser à son secours.

Guidé , éclairé par l'Amour , j'allois ranimer les sens de Sufette ; mais j'aperçus , à travers les arbres , son mari qui venoit à nous. Je me dérobai à sa vue , je courus à son troupeau , je le forçai de sauter dans une de nos vignes , je joignis ensuite mon fâcheux avant qu'il fût auprès

de sa femme , je lui reprochai sa négligence ; & tandis qu'il alloit arrêter le ravage que ses moutons faisoient sur mes terres , je volai prendre ma revanche sur les siennes.

Je trouvai Sufette qui n'avoit presque point changé d'attitude. Le tems pressoit trop pour l'employer en paroles inutiles ; elle me tendit la main sans me rien dire ; & sans lui rien dire , je lui marquai l'excès de ma joie par la volubilité de mes caresses.

Sa chute avoit mis son habillement dans un aimable désordre que je me gardai bien de réparer. Oh ! mes amis ! félicitez-moi. Je vous ai dit que le mariage de Sufette avoit fait fuir loin de moi le plaisir & le bonheur ; je les retrouvai tous deux assis sur ses genoux.

A moi , s'écria l'Abbé ; comme le caractère de mon Héroïne contraste tout-à-fait avec celui de Sufette , il est bon que je raconte tout de suite mon aventure ; c'est le moyen de varier nos tableaux , & d'éviter la monotonie.

J'étois encore dans cet âge d'ignorance

où l'on croit offenser les femmes en leur disant qu'on les aime , & sur-tout en leur demandant une récompense qu'elles brûlent ordinairement d'accorder. Enfin , j'étois encore timide , & mon petit Collet n'avoit pas produit son effet ordinaire.

Un jour que Durval , c'est le nom d'un de mes parens ; un jour , dis-je , que Durval m'avoit conduit à la Comédie Françoise , je vis entrer dans la loge du Roi une grande femme qui me frappa par son air de dignité. Elle salua plusieurs Auteurs qui étoient à côté de nous dans le parquet , & mon cœur sentit un mouvement de jalousie qu'il n'avoit jamais éprouvé : elle fit ensuite à Durval un signe d'amitié avec son éventail , & mon ame rassurée prévint dès-lors , que la liaison de Durval avec la Dame serviroit à me faire nager un jour dans un torrent de délices.

Durval s'aperçut que je jetois plus souvent les yeux sur la loge du Roi que sur le théâtre ; il m'en fit la guerre en souriant. Je rougis. « Que tu es simple ! » me dit-il , ne suis-je pas ton ami ? Je

» veux être ton confident & te servir.
 » Madame de la Césure est une espece de
 » Muse , chez qui tous les beaux esprits de
 » Paris se réunissent , & qui en a formé
 » plusieurs. Je veux lui demander pour
 » toi quelques mois de son tems. J'ai vu
 » quelques vers de ta façon assez passa-
 » bles , en voilà plus qu'il n'en faut pour
 » te mettre en crédit. Demain , pas plus
 » tard que demain , je te mene dîner chez
 » elle. Je suis ton parent , j'ai de l'expé-
 » rience , c'est à moi à te jeter dans le
 » monde. »

Durval tint parole , il me conduisit chez
 Madame de la Césure. Nombre d'Auteurs
 avoient déjà pris séance. On m'annonça
 comme un jeune homme qui erroit quel-
 quefois dans le sacré vallon ; je fus reçu
 avec l'air le plus prévenant par la maîtresse
 de la maison , & avec la morgue la plus
 insolente de la part de mes Confreres en
 Apollon. D'abord je les détestai , bientôt
 la haute idée qu'ils avoient de leurs pro-
 ductions , le mépris qu'ils témoignient
 pour celles des autres , firent succéder la
 pitié à l'indignation.

On avoit donné la veille une piece nouvelle ; Madame de la Césure demanda à ses Convives ce qu'ils en pensoient ; chacun d'eux en avoit très-scrupuleusement remarqué les défauts , & pas un n'avoit fait attention aux beautés. Indigné contre cette façon de juger , je pris la liberté de leur représenter qu'on pouvoit décrier la meilleure piece en ne présentant que son côté foible , que malheureusement nous n'avions aucun ouvrage parfait ; tous me regarderent avec un ricanement présomptueux , qui sembloit me dire : « Il y a apparence que Monsieur » n'a pas lu les miens. »

Dès ce moment , Madame de la Césure parut assez contene de moi. Elle me communiqua quelques-uns de ses ouvrages , que je ne manquai pas d'élever au-dessus des productions de l'illustre Déshoulières. Ses bontés augmentèrent de jour en jour , au point que Durval crut qu'il étoit tems d'en venir à une déclaration dans toutes les regles ; je la fis en tremblant ; un regard fier , mêlé d'indignation , fut la réponse.

Je me crus ruiné sans ressource dans

l'esprit de ma Dêité ; je courus chez mon Mentor soulager mon cœur , en lui faisant part de mon malheur. Ah ! l'imbécille , s'écria Durval , en éclatant. Gageons qu'il a fait sa déclaration en prose. — Sans doute. — Tant pis , morbleu ! tant pis ! Ce sont des vers qu'il faut à Madame de la Césure , ce sont des vers ! Un Madrigal a pour elle la valeur de l'air discret chez les Prudes , du patelinage chez les dévotes , d'une jolie figure ou d'une taille carrée chez le commun des femmes , & des livres sterling chez les filles. Cours vite monter Pégase , pique des deux , poursuis ta Muse sur l'Hélicon , elle ne fuira que jusqu'au premier bosquet.



CHAPITRE V.

L'Abbé fait des vers ; ils ont quelques succès , mais on exige de lui des ouvrages plus conséquens. Il se dépîte , & va offrir ailleurs le trésor qu'il destinoit à M^{me}. de la Césure.

JE suis l'avis du meilleur des parens possibles. Je fus rêver dans les allées du Luxembourg ; il étoit isolé comme à l'ordinaire : j'y vis deux vieilles qui présidoient gravement aux noces de leurs chiens. Une Sœur grise , qui tête-à-tête avec un Moine , marchandoit vraisemblablement de l'eau des Carmes. Un faquin de Précepteur , qui , pour avoir l'air d'un Abbé d'importance , faisoit promener son Eleve loin de lui. Quelques vieux radoteurs , appelés Nouvellistes ; & une fille , encore

subalterne , qui sollicitoit , auprès d'un Suisse , la permission de gagner son dîner dans un coin du bois. Ces divers objets n'étoient pas en état de me distraire ; aussi eus-je bientôt broché une Epître , dans laquelle je demandois hardiment , en langage des Dieux , les choses les plus terrestres.

Muni de mes vers , je me présentai fièrement chez Madame de la Césure. On me dit qu'elle étoit dans son jardin ; j'y volai. Je la vis dans un berceau délicieux , & qui me parut fait pour disposer ma Muse à la reconnoissance. Le demi-jour qui y régnoit , le parfum qu'exhalent les fleurs dont il étoit orné , le murmure des feuilles qui le garantissoient des ardeurs du soleil , les plaintes amoureuses d'une infinité de petits oiseaux qui l'habitoient ; tout annonçoit le Dieu de la tendresse ; tout annonçoit un réduit charmant pour lui offrir des sacrifices.

Peut-être le berceau n'avoit-il tant d'attraits à mes yeux , que parce qu'il étoit embelli par la présence de la beauté que

J'aimois : elle m'y parut aussi plus séduisante que par-tout ailleurs. La Divinité & le Sanctuaire se prêtoient mutuellement des charmes.

J'admire quelque tems l'un & l'autre avant de me montrer. Madame de la Césure étoit dans le déshabillé le plus galant. Son pied , extrêmement petit , sembloit se perdre entièrement sous le nœud de ruban qui le couronnoit. Un jupon de taffetas blanc , garni d'un falbala rose , laissoit voir la moitié d'une jambe si fine , si délicate , qu'en peu de tems elle conduisoit bien loin l'imagination.

Son casaquin , plus léger que le vent , découvroit de tems en tems une gorge arrondie par la main des Graces , sur laquelle les Plaisirs & les Jeux paroissoient se rouler voluptueusement. Dieux ! vous savez où les conduisoit la plus douce des pentes ? Dans leur sanctuaire.

Madame de la Césure , après avoir resté quelques instans dans une agréable rêverie , prit dans sa poche les vers qu'on lui avoit envoyés à son réveil. Elle se coucha

à demi sur un sofa de bois peint ; quelques roses baissèrent leur tige pour se reposer sur son visage & sur sa poitrine : je fus jaloux en même tems des vers , du sofa & des fleurs ; je m'écriai involontairement : ô Dieux ! quelle est belle ! & ce cri m'annonça.

La Dame me reçut d'abord avec sa dignité ordinaire ; mais voyant mon Epître , elle me sourit affectueusement , & ses yeux , animés tout de suite par la tendresse , eurent soin de me dire : « Ne foyez pas » alarmé par la fierté apparente dont je » m'arme quelquefois : l'amour fait la faire » disparaître. »

Mes vers furent lus plusieurs fois , & parurent toujours plus charmans. On me permit de les faire insérer dans les Journaux , & l'on me parla ainsi : « Mon cher » Abbé , je suis franche. Je vous avouerai » que , du moment que je vous ai vu , j'ai » pris à vous l'intérêt le plus tendre ; que » je vous aime enfin : mais vous êtes en- » touré d'une foule de rivaux , qui tous » ont des prétentions sur mon cœur. Jus-

» tifiez la préférence que je veux vous
 » accorder. Que votre mérite éclate.
 » Osez entrer dans la lice , faites-vous
 » imprimer , & triomphez de vos rivaux
 » La chose ne vous fera pas bien difficile.
 » L'un fait paroître Melpomene en pet-
 » en-l'air ; l'autre fait hurler & larmoyer
 » Thalie : on bâille aux Opéra-Comi-
 » ques de celui-ci ; on s'endort sur les
 » Romans ou les petits Vers de celui-là.
 » Publiez un Ouvrage qui prenne un peu
 » dans le monde , vous les éclipsez ,
 » & je vous reçois Académicien à Cy-
 » there. »

O tems ! ô mœurs ! dis-je intérieure-
 ment , tout est corrompu ! tout est ren-
 versé ! Il faut donc , auprès des femmes ,
 faire présentement preuve de richesse ,
 d'esprit ou de noblesse , comme pour être
 admis dans quelque grande entreprise ,
 dans une Société Littéraire ou à Malte.
 Hélas ! au bon vieux tems , on n'avoit
 besoin d'aucun de ces titres pour entrer
 dans le Temple de Gnide , il suffisoit
 d'aimer & d'être honnête.

Je crus , d'après le tendre aveu échappé à madame de la Césure , qu'en attendant ma réception à l'Académie dont elle venoit de me parler , elle daigneroit m'y agréer , c'est-à-dire , me faire jouir à peu près des avantages accordés aux Académiciens. Je la conjurai , je dévorai ses belles mains de mes baisers brûlans ; mais en vain. Piqué du peu de succès de mes levres , j'appellai mes mains à leurs secours , je les priai de combattre la rigueur de mon ennemie , en la livrant aux désirs. Elles ressemblerent pendant long-tems à celles d'un enfant qui fourrage un parterre , cueille mille fleurs l'une après l'autre , & les abandonne pour voler à une nouvelle. La rose & les lis devinrent tour-à-tour les victimes de ma témérité. J'agaçai les plaisirs jusque dans leur foyer : hélas ! ce fut inutilement. Madame de la Césure me répondit toujours par une espièce de rondeau redoublé , dont le refrain étoit : *Publiez un Ouvrage qui prenne dans le monde , & je vous fais Académicien à Cythere.*

Je

Je quittai madame de la Césure d'assez mauvaise humeur , & j'allai prendre l'air aux Thilleries , j'en avois besoin. Ma rêverie me conduisit au Cours-la-Reine , de là à Chaillot. J'allois revenir sur mes pas , lorsqu'on m'appella des fenêtres d'une petite maison : je regardai , je vis Elvire & Clotilde sa sœur. Tout le monde sait qu'elles ne sont pas cruelles ; je m'en félicitai , & je volai dans le dessein de leur offrir l'hommage que je n'avois pu faire accepter à madame de la Césure. Il me pesoit.

Je dis & je fis en peu de tems mille folies avec les deux sœurs ; elles les prirent si bien , qu'Elvire se plaignit d'un grand mal d'estomac , & pria sa sœur d'aller dans une autre piece chercher une liqueur qu'elle lui nomma. Mais Clotilde dit qu'elle avoit une colique affreuse , & conjura sa sœur d'aller elle-même chercher le remède.

Je vis bien que la colique & le mal d'estomac avoient la même cause , & je me proposai d'employer le même élixir pour les guérir.

La cadette ou l'ainée cédera , me disois-je tout bas. Je m'arrangeois en conséquence , quand les deux sœurs commencerent à se quereller. Elle auroit pu me voir pâmer , disoit l'une , qu'elle n'auroit pas fait un pas pour me soulager. Elle m'auroit vue mourir , continua l'autre , qu'elle n'auroit pas eu pitié de moi..... Ah ! le méchant naturel... Fi , le mauvais cœur !

J'étois extrêmement piqué d'avoir perdu à si beau jeu , & je conseillai ironiquement aux deux Dames de ne plus se confier leurs maladies. Tout-à-coup le Ciel s'obscurcit , les éclairs fillonnerent les airs , la foudre gronda ; il survint enfin un orage tel qu'on n'en a jamais vu de pareil dans aucun Roman , pas même à l'Opéra.

Bon ! vous passerez ici la nuit , me dit Clotilde en folâtrant avec moi : nous coucherons dans cette chambre où il y a deux lits jumeaux , & Fanfan (c'étoit un fils d'Elvire âgé de huit ans) qui a son dodo dans la piece voisine , vous le cédera , il

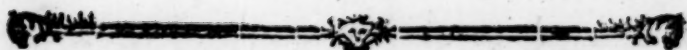
couchera avec moi. Fanfan répondit qu'il en étoit bien aise, parce qu'il avoit peur des esprits & des forciers lorsqu'il étoit seul la nuit. Elvire sortit pour donner quelques ordres, elle me ferra la main en passant, & me dit tout bas : « Quand » Fanfan est une fois endormi, l'on pour- » roit abattre la maison, qu'il ne s'éveille- » roit pas. »

Ces mots étoient significatifs, cependant je ne compris pas ce qu'ils vouloient dire ; dans ce moment j'étois occupé de Clotilde. Je m'approchai d'elle, & je lui dit en soupirant : Ah ! votre lit fera ce soir bien près du mien ! — Eh bien ! — Si vous vouliez permettre que j'allasse vous parler en secret. — Gardez-vous en bien. — Ah ! cruelle ! inhumaine. — Quelle folie ! Quand je suis dans mon lit, on pourroit m'importer que je ne cesserois pas de dormir ; ainsi, si vous venez me trouver, vous ferez bien attrapé, je ne répondrai point.

Elvire rentra en annonçant qu'il falloit vite se coucher, pour ne pas entendre le

tonnerre. Je dis que j'avois besoin de repos ; mon dessein n'étoit pourtant pas d'en prendre. On se couche, on fait éteindre jusqu'aux bougies de nuit, j'entr'ouvre ma porte, je tremble, le cœur me bat, & me voilà retenant mon haleine, marchant sur la pointe du pied dans la chambre des deux sœurs.





CHAPITRE VI.

*Deux bonnes fortunes manquées ;
comment. L'Abbé revient à Ma-
dame de la Césure. Façon de faire
un Ouvrage bien vite , & de le
rendre célèbre.*

JE gagnai , d'un pas mal assuré , le lit de Clotilde : j'entr'ouvris ses rideaux , je lui donnai un million de baisers. Clotilde ne se fâcha point , parce qu'elle étoit censée dormir , comme elle l'avoit ingénieusement projeté. Je fus piqué de son sang-froid ; je résolus de prendre un poste si avantageux , qu'elle seroit obligée de se trahir , du moins par quelque geste ; je m'en emparois en effet ; mais son lit se plaignit à plusieurs reprises , & très-haut , comme s'il n'eût jamais été qu'un lit de

repos. Elvire entendit les cris de l'indiscret, & demanda ce qui les occasionoit.

Clotilde feignit alors de s'éveiller en sursaut. « Oh ! bon Dieu , dit-elle , que je » viens de faire un vilain rêve ! J'ai songé » qu'un serpent se glissoit dans mes » draps. » Pour cette fois le songe n'étoit pas mensonge.

Je m'éloignai avec précipitation du lit de Clotilde ; j'étois si troublé , qu'au lieu de regagner le mien , j'allai vers celui d'Elvire. Ma main , en tâtonnant , frappa précisément dans la sienne. Elle crut que je la cherchois ; elle m'attira à elle , & m'embrassa sans me dire un seul mot , crainte d'être entendue par sa sœur , ou d'éveiller son fils ; je lui répondois avec un silence aussi éloquent , lorsque Fanfan s'éveilla , tâta , écouta , & s'écria en pleurant : « Ma Tante , venez vite au secours » de Maman ! Un Sorcier l'étouffe ! Elle » ne peut plus respirer. »

La Tante plaisanta sur le prétendu Sorcier ; la Mere parla en grondant du

prétendu serpent ; le fils eut le fouet pour lui apprendre à avoir peur si mal-à-propos ; pour moi , je me retirai dans ma chambre , & , voyant le lendemain que les deux fœurs avoient malignement résolu de ne point se séparer , je revins à la Ville , où mon cœur se tourna encore vers son premier vainqueur.

Je dis à Durval ce que madame de la Césure exigeoit de moi. « Eh bien , me » répondit-il , te voilà bien embarrassé ? » Achete un ouvrage tout fait ; tous nos » beaux esprits du bel air te donnent » l'exemple Crois-tu bonnement que ces » petites Pièces de persiflage , ces Dra- » mes qu'ils jouent à la campagne , ces » vers anodins qu'ils sement à tort & à » travers , soient de leur composition ? » Quelle erreur ! S'ils sont à eux , c'est » qu'ils les achètent , ainsi que l'Abbé » Roquette achetoit ses Sermons : en- » core en connois-je quelques-uns qui » ont la lâcheté de frauder les auteurs » qu'il font travailler. En vérité , cela » crie vengeance. J'ai été jeune , je fais

» qu'il est permis , à des gens comme il
 » faut , d'escroquer des Marchands , des
 » Filles , & de vieilles Folles ; mais , les
 » Auteurs ! si ; c'est être bien possédé du
 » démon de l'escroquerie. Il faut payer
 » exactement son Chirurgien & son bel
 » Esprit , ils peuvent causer. »

A propos ! s'écria Durval , que ne
 mets-tu en usage l'expédient dont M. ***
 s'est servi pour devenir Auteur tout d'un
 coup ? J'ai deux Laquais qui savent écrire ,
 le tien est aussi savant ; envoie-les à la
 Bibliothèque de ce Financier de notre
 connoissance qui a tant de Livres si bien
 reliés , & qui n'en lit aucun. Nos gens
 copieront ce qui tombera sous leur main ;
 tu rajeuniras tout cela , & tu le donneras
 effrontément au Public sous ton nom.
 Quand on s'apercevrait de ton larcin ,
 ta gloire n'en seroit pas diminuée : les
 petites filouteries sont presque aussi per-
 mises au Parnasse qu'autour d'une table
 de jeu. Demande plutôt à M. un tel , &
 à madame une telle.

Ma paresse & mon impatience me
 conseilleront

conseillèrent de suivre l'avis de Durval. Dans moins de huit jours je me trouvai possesseur de dix à douze cahiers, qui, suivant le goût ou la fantaisie de mes copistes, étoient remplis de Sentences, d'Épigrammes, de Contes, de Chançons, de petites Epîtres à des Cloés qui n'avoient jamais existé, d'Histoires Angloises morales & philosophiques, de Drames même, parce que mon Laquais les aimoit. Je fis mêler tout cela ensemble, ce qui composa un Ouvrage assez considérable. Il me plut de l'intituler modestement : *mes Caprices*.

Il ne fut plus question ensuite que d'employer toutes les coquetteries du Parnasse usitées pour donner de la célébrité à un Ouvrage, & je mis en usage les plus essentielles.

P R E M I È R E M E N T.

Je fis présent de mon Ouvrage à un Imprimeur, à condition qu'il me le dédiroît, & que dans une Préface longue

Partie II.

E

& ennuyeuse , selon l'usage , il me demanderoit pardon de m'avoir fait voler mon Manuscrit après m'en avoir offert en vain une somme considérable. Qu'au surplus, il espéroit que je lui pardonnerois son larcin en faveur de l'obligation que le Public lui auroit , & du zele avec lequel, &c.

SECONDEMENT.

Je me fis graver à grands frais. Je composai moi-même les Vers fades qu'on mit au bas de la gravure. Je soutins ensuite avec la dernière effronterie , qu'un ami avoit prêté un de mes Portraits à son Graveur , & avoit, malgré moi , fait mettre mon Estampe à la tête de mes Ouvrages.

TROISIÈMENT.

Je convins avec l'Imprimeur , pour la gloire de mon Livre , qu'après avoir fait la planche, il en tireroit tout de suite trois Editions, mais chacune de cent

exemplaires seulement : la première sur du papier commun , la seconde sur du papier superbe , & la troisième enrichie de vignettes , de culs ou de fonds de lampe , & d'estampes magnifiques , pour la commodité des Etrangers qui n'entendent pas le François , dussé-je ne passer que pour un marchand d'images.

QUATRIÈMEMENT.

Je donnois à souper aux petits Aboyeurs du Parnasse , qui , d'après mon Cuisinier , me jugerent un homme admirable , divin , incomparable. Aussi , dès le lendemain , les Journaux furent-ils inondés de vers à mon honneur.

Des précautions aussi sages ne manquèrent pas d'assurer à mon ouvrage tout le succès que je m'étois promis : les savans s'en moquerent ; les fots , qui sont en plus grand nombre , m'éleverent au dessus d'Anacréon , d'Horace , de la Fontaine de l'Abbé Prévôt , de la Chaussée. Hélas ? j'étois tout au plus l'égal de de ... de ...

de de &c. &c. Assurément , l'on ne peut pas être moins.

Il est tems que j'aïlle chez Madame de la Césure recueillir le fruit de mes veilles , & joindre les myrtes de Cypris aux lauriers d'Apollon. Je vole , on me dit que la Dame est dans sa bibliothèque : je mets mon ouvrage à ses pieds ; elle se récrie sur ma facilité : je réponds galamment que m'ayant inspiré , elle ne doit pas en être surprise : je demande avec précipitation la récompense de mes peines , & joignant le geste à l'expression , je porte la main sur la couronne des Amans heureux.

Arrête ! arrête donc ! me dit Madame de la Césure , songez qu'Apollon perdit Daphné pour l'avoir brusquée ; craignez de me voir fuir comme cette Nymphe. — Ah ! Madame , souvenez-vous qu'elle s'en repentit ; ne l'imitiez pas , de grace , ou du moins , si vous vous échappez de mes bras , que ce soit pour fuir vers votre lit. — Vers votre lit ! répéta Madame de la Césure avec dédain. Que vous avez de termes prosaïques ! Quoi ! votre nouveau

titre d'Auteur, cette bibliothèque, la noble passion que vous me connoissez pour les vers, rien ne pourra-t-il vous élever au ton poétique ? Pour vous punir, je veux rester ici, me dit-elle, en se plaçant auprès d'un grand *in-folio*, sur le dos duquel je vis écrit en lettres d'or : *Essai sur la Nature*.

Étonné du caprice poétique de la Dame, je lui dis : La Poésie a ses licences, mais celle-ci passe les bornes que j'y mets. Je cherchois dans tous nos Poètes des termes pour la déterminer à abandonner un poste qui me paroissoit très-incommode, quand elle poussa du pied un petit ressort : le prétendu livre se déploya, la Nymphé se trouva voluptueusement étendue sur un Canapé : le bois en étoit sculpté, & représentoit les tendres aventures d'Apollon : on l'y voyoit se précipitant dans le sein de Thétis, & se confondant si bien avec elle, que les Nâïades, en soupirant, étoient étonnées de ne pas distinguer la Déesse d'avec le Dieu.

CHAPITRE VII.

L'Abbé monte son imagination , &c.

*L'Adrice de Province raconte son
histoire.*

CE portrait , & plusieurs autres , joints aux charmes de Madame de la Césure , monterent tout-à-fait mon imagination. Dans l'enthousiasme de mon délire poétique , je comparai mon Héroïne , non à une simple Muse , mais au Parnasse même. Elle sourit à la comparaison ; je me hâtai de lui prouver qu'elle étoit juste.

Le trésor que son mouchoir cache ordinairement aux regards de tous profanes , ne font plus deux globes de neige. Loin de nous toute comparaison si commune ! Je vois , je touche la double colline , je parviens au sommet , j'y domine. La pente agréable du double mont me conduit insensiblement dans le sacré vallon.

Qu'il est agréable , & qu'il fait naître de belles idées !

Je prends la route du bosquet enchanté. Qu'il est touffu ! qu'il est sombre ! qu'il est doux de s'y perdre ! que l'enthousiasme qu'il vous inspire est divin !

Enfin , l'Hipocrene , cette fontaine délicieuse , dont l'eau , ou , pour mieux dire , dont le nectar cause la plus agréable des ivresses ; cette fontaine enchanteresse s'offre à mes regards. Pégase étend les ailes : il devient fongueux ; la soif le dévore ; il vole se désaltérer , & le feu qui l'enflamme se communique à la source même.

Et à nos sens , s'écria la Comédienne , tant vous peignez bien , Monsieur l'Abbé. Pour moi , qui n'ai l'honneur d'être ni Poète , ni Orateur , je vais tout simplement raconter mon aventure. Je suis née dans une petite ville aux environs de Paris. Mes parens étoient des Bourgeois honnêtes , mais pauvres. La Marquise de ... qui me trouva un minois revenant , me prit à son service. Comme elle aimoit beaucoup la Comédie , qu'elle la jouoit , que je

m'acquittois assez bien des bouts de rôles qu'on me confioit , elle me traita avec bonté. Son époux avoit des valets de chambre musiciens ; je devins sa femme de chambre Actrice.

J'avois déjà trois lustres ; je jouois la Comédie depuis un an ; cependant , le croira-t-on ? j'étois encore très-novice. L'air de la Capitale , la lecture des Romans , l'exemple de la Marquise me rendirent en peu de tems savante. D'un autre côté , les soucis d'une fille de quinze ans , les épiégleries du fils de la maison , qui me donnoient des insomnies , ou qui me revenoient pendant mon sommeil , mes roses qui disparoissoient , mon embonpoint qui diminuoit ; tout me conseilloit , avec la plus grande énergie , de joindre à une théorie insipide la plus agréable des expériences , & à me défaire d'un bien dont on ne jouit qu'à mesure qu'on le prodigue.

Un jour qu'à la suite d'une tendre rêverie , le dépit m'avoit jetée sur un sofa dans les bras du sommeil , je rêvai à mon ordinaire du Marquis ; le désir m'éveilla ,

& je vis dans une glace que le désordre de ma parure se sentoît du désordre de mes sens , & l'égaloit presque. Sûrement ce n'est pas peu dire !

Mes cheveux dérangés me donnoient un petit air tout-à-fait mutin ; ma gorge à demi découverte sembloit , en s'agitant , vouloir rejeter tout-à-fait un mouchoir trop importun : la Cour étoit en deuil , & mon jupon laissoit voir , à travers quelques plis un peu trop relevés , un bas noir qui faisoit paroître encore plus mignone ma jambe déjà très-fine : deux travers de doigt d'un genou de neige qui paroissoit à travers un falbala de gaze , contraisoient merveilleusement bien , & fixoient agréablement la vue , sans borner l'imagination.

Je me contemplois avec satisfaction. Je me trouvai intéressante. Mon cœur , agité par l'amour-propre & le désir , souhaitoit que le Marquis pût me voir dans ce désordre séduisant , quand j'aperçus la figure dans le même miroir. Ses yeux n'avoient pas resté oisifs , aussi pétilloient-ils de la flamme la plus étincelante. Je voulus fuir ,

une de mes mules , en se détachant , m'arrêta dans ma fuite ; elle irrita en même tems , par sa petitesse , la curiosité & le désir de mon jeune amant.

Il s'élance , fond sur moi avec l'agilité d'un oiseau , & devient si entreprenant ! si entreprenant ! que je ne puis , en honneur , m'empêcher de crier. J'allois redoubler ; mais le fripon savoit que l'Amour est un enfant : il se ressouvint que dans sa tendre jeunesse on appaisoit toutes les petites coleres en lui montrant un joujou , & le traître eut recours au même expédient. Ma fierté , ma raison n'avoient déjà plus le petit mot à dire , quand Manon , l'une de mes compagnes , arriva : il étoit tems. Tout , jusqu'à la curiosité , me pressoit de me rendre. J'oublois les maux qu'elle avoit causés à nos premiers parens , pour me peindre les plaisirs qu'elle procure à leurs enfans.

Manon étoit clair-voyante ; elle s'aperçut de ma foiblesse ; je lui en fis l'aveu. Cette bonne amie prit part à ma situation ; & si elle m'alarma sur le danger qu'on

court avec les hommes, quand on anticipe sur les droits de l'Hymen, elle me conduisit, dès l'instant même, sous une charmille, pour m'apprendre l'art de goûter, sans risque, des plaisirs volés au célibat.

Notre espece de conversation étoit intéressante ; Manon étoit bavarde ; je m'aperçus que je ne le serois pas mal, lorsque ma langue seroit tout-à-fait déliée ; & elle auroit duré long-tems, si nous n'eussions entendu quelque bruit : Manon me promit de venir la continuer dans mon lit, lorsque Madame seroit couchée. Le petit espiegle de Marquis qui avoit tout vu, tout entendu, fut y mettre bon ordre. Vous allez savoir comment. Ah, le fripon.



CHAPITRE VIII.

*Attrapez-moi toujours de même....
Cabinet du Robin.*

LE jour fuit , la nuit vient , deux heures sonnent , je me couche , j'éteins ma bougie : je suis à peine arrangée dans mes draps , que j'entends fermer la porte de ma camarade , ouvrir la mienne , marcher dans ma chambre : je crois que c'est mon amie ; point du tout ! c'est mon ami , qui a prudemment enfermé sa rivale à double tour , & qui , guidé par le flambeau de l'Amour , vient s'emparer d'une place qu'il doit remplir bien mieux qu'elle.

Une chemise & une coëffe de femme , un manteau de lit , le reste de l'attirail féminin qu'avoit pris la fausse Manon , le mépris avec lequel elle affectoit de

parler des hommes , tout contribuoit à prolonger mon erreur. Les traîtres ! les perfides ! les scélérats ! disoit-elle d'une voix basse , comme pour n'être pas entendue de la chambre voisine : si tu savois , ma petite , avec quelle indignité l'un de ces monstres a séduit , ou , pour mieux dire , a triomphé de mon innocence. Quoi ! tu n'as pas ? — Hélas non ! je l'ai perdue cette fleur précieuse , qu'on ne peut cueillir qu'une seule fois , & je vais te raconter comment , afin qu'instruite par mon exemple , tu puisses conserver la tienne.

Avant d'appartenir à notre Marquise , j'étois à une jeune Provençale , vive , semillante : l'égalité de notre âge , la conformité de nos goûts , le penchant que nous sentions pour le plaisir , la crainte que nous inspiroient ses imprudentes suites , tout nous rendoit très-intimes amies. La nuit , quand sa maman étoit endormie , elle se glissoit dans mon lit , nous nous exposions nos fouscins , & nous nous consolions mutuellement.

Jusque-là il n'y avoit pas de mal ; mais , hélas ! cette jeune personne avoit un frere , vif , entreprenant , téméraire , amoureux : il prit un soir tout l'ajustement de sa sœur , vint me joindre , & fit si bien , que , croyant embrasser ma jeune maîtresse , je réchauffai dans mes bras & sur mon sein le serpent qui devoit me piquer.

A peine fut-il dans mon lit , que le traître appella le désir au bruit des baisers qu'il cueilloit sur ma bouche avec autant de rapidité que moi sur la sienne.

La feinte Manon , ajouta l'Actrice , eut l'art d'augmenter ma curiosité , & je lui dis , avec le plus vif intérêt..... Ensuite , qui fit-il ? — Ensuite ? Il porta la main sur deux globes d'albâtre , qui , dans ce tems-là , étoient unis , fermes , charmans , comme ceux que je touche. Plus d'un sage , en les voyant , avoit senti qu'il étoit homme , & avoit chéri sa foiblesse.

Ensuite ? — Ensuite , il les pressa

doucement , ainsi que je fais. Il caressa tendrement leur aimable contour , & sembla vouloir les arrondir encore sous les loix de la volupté.

Ensuite ? — Ses mains & ses levres s'emparèrent tour-à-tour , comme les miennes , de deux boutons de rose , & le plaisir les fit épanouir.

Ensuite ? — Oh ensuite , s'écria le Marquis , sans songer davantage à contrefaire sa voix , l'Amour qui applaudissoit à ce jeu , lança son trait , & rencontra la veine du vrai bonheur.

Je ne saurois vous peindre fidèlement les sentimens qui m'agiterent dans ce moment. J'étois en même tems & fâchée & charmée ; d'une main je repoussois le Marquis ; de l'autre , je le retenois. Je lui dis , d'une voix étouffée , qu'il me manquoit , que cela étoit fort vilain à lui : « Te manquer , mon enfant , me répondit-il ? Oh parbleu ! il n'en fera rien. » Tiens , voilà pour te convaincre du contraire. » En effet , je ne pouvois déjà plus lui faire ce reproche. Il

m'échappa un cri de douleur , j'en pouffai vingt de joie , & le plaisir me dicta ce vœu. Oh Dieux ! qu'on m'attrape toujours de même.

Ainsi finit la Comédienne de campagne : la nature de son vœu , le moment dans lequel elle l'avoit fait , tout étoit caution de sa sincérité. Nous lui demandâmes , s'il avoit été souvent exaucé , & nous plaisantâmes quelque tems sur nos diverses aventures , mais froidement. La conversation languit ; les bons mots ne se succèdent plus avec vivacité ; le Champagne nous semble fade ; les charmes mêmes que nous avions tant admirés , commencent à nous paroître très-ordinaires. Profanes que nous sommes ! nous touchons au sanctuaire des délices , sans éprouver la moindre émotion.

Le Président s'aperçut du mauvais rôle que nous allions jouer & faire jouer à nos Actrices. Qu'est-ce , mes amis , nous dit-il ? le Dieu que nous servons , ainsi que Mars , déteste les
foibles

foibles courages ; l'ignorez-vous ? Venez avec moi dans un champ , où vous retrouverez toute votre valeur. Nous le suivons : il ouvre une porte secrète , un cabinet enchanté se présente à nos yeux.

Il est carré , le plafond est d'un bleu céleste parsemé d'étoiles d'argent ; d'un côté brilloit , quand nous entrâmes , un réverbère taillé en demi-lune , qui réfléchissoit sur un verre rouge placé vis-à-vis ; de sorte qu'on croyoit voir coucher l'amante d'Endimion , & lever l'épouse du vieux Tiron.

Dans chacune des étoiles qui ornent le plafond , sont de petits tuyaux imperceptibles , qui distillent une eau odoriférante ; & ces perles parfumées , en tombant sur des fleurs dont le parquet est parsemé , imitent assez bien les larmes de l'Aurore , ou les pierreries que cette Déesse prodigue tous les matins pour embellir nos parterres.

Un sofa qui regne tout au tour , & qui est extrêmement battu , sembloit nous

dire à quel usage il étoit destiné ; nous y prîmes place & nous fîmes l'éloge de sa commodité.

Le Président, possédé dans cet instant du démon de la propriété, jouissoit du plaisir que nous avions à voir son cabinet , & renchérissant sur les éloges que nous lui donnions : Il est divin ! délicieux ! disoit-il ; mais , parbleu , il me coûte cher ! puisque ne voulant rien avoir de commun , j'ai , avant de le faire construire , parcouru tous les Boudoirs de Paris. Je m'en fais gré. J'y ai puisé une connoissance profonde du cœur humain. Oui ! vous avez beau rire. J'ai voyagé dans les Boudoirs en Philosophe ; & , graces à mes remarques , je connois , en mettant le pied dans un de ces Temples , s'il est consacré à la volupté , aux plaisirs effrénés , ou à l'intérêt.

Vous êtes jeunes , ajouta le Président , après un instant de réflexion ; le sage ne doit faire des découvertes que pour les publier , & les tourner

au bien général : j'ai envie , pour vous instruire , de vous dépeindre quelques-uns des Boudoirs que j'ai vus J'observerai de les ranger chacun dans leur classe. Jeunesse , je parle , écoute , instruis-toi.





CHAPITRE IX.

*Des Boudoirs consacrés à la
Volupté.*

CONSULTEZ toutes les femmes, elles vous diront que la volupté la plus délicate est leur apanage & leur guide ; mais gardez-vous de les croire sur leur parole , la plupart ressemblent à ces gros mangeurs , qui prétendent n'être que friands.

J'avouerai que j'ai vu très-peu de Cabinets où régnaît la volupté toute pure , sans mélange d'intérêt ou de libertinage ; soit que très-peu de personnes en soient curieuses , soit que les larmes qu'il faut répandre , les soupirs qu'il faut pousser , les beaux sentimens qu'il faut étaler pour y parvenir , ne m'aient pas permis de multiplier mes connoissances.

Souvenez-vous sur-tout , mes chers

amis , de ne chercher des femmes , vraiment délicates , que parmi celles qui sont dans les premiers jours de leur printemps , ou vers la fin de leur été. Une jeune personne , l'imagination remplie des Romans qu'elle a lus dans son Couvent , & des plaisirs qu'ils ont décrits à son cœur encore pur , conserve quelque tems l'idée qu'elle s'en étoit faite ; jetée dans le monde , entraînée par son tourbillon dans un cercle de travers & de ridicules , la frivolité , la folie du jour deviennent ses guides ; elle perd de vue le vrai plaisir , & n'est ramenée à lui que par la satiété du faux. Je la regarde alors comme ces parasites de profession , qui ne se déterminent à manger , sobrement chez eux , des alimens salubres & délicats , que lorsque les mets empoisonnés qu'on sert sur la table des Grands & des Financiers , ont délabré leur estomac.

Le Boudoir de la Présidente de..... n'a , pour tout ornement , qu'un tableau , représentant l'aventure de Leda , & Jupiter

métamorphosé en Cygne. Lédà , la tête penchée par le plaisir , les yeux à demi fermés par l'amour , presse d'une main le duvet de son Amant ; de l'autre elle écrase , sans s'en appercevoir , un tendre roseau , qui , par hasard , s'est trouvé sous ses doigts. Ses levres , encore mieux occupées , pressent le bec de l'oiseau céleste , qui , de son côté , décele presque sa divinité par l'air dont il jouit de son bonheur.

S'il est vrai que les Cygnes chantent mélodieusement à l'heure de leur mort , quel dommage que la Peinture ne puisse pas rendre toutes les idées de la Poésie ! Jupiter métamorphosé en Cygne , & expirant d'amour dans les bras de Lédà , auroit fait retentir à nos oreilles des sons bien touchans.

Vous ne vous douteriez jamais que la petite Baronne de avec son extérieur glacé , eût un réduit amoureux dont elle a tiré tout le parti possible. J'ai eu le bonheur d'y être introduit après six mois

de soins , de soupirs & de larmes. Il est tapissé de myrtes artificiels , sur lesquels nichent une infinité de serins ; comme on a eu grand soin de ne leur siffler que des airs tendres , ils n'en répètent point d'autres.

Lorsque ces petits animaux voient paroître leurs maîtresses , il semble que l'amour & la reconnoissance rendent leur concert plus mélodieux. Quelques-uns même abandonnent leur chant , & se réunissent deux à deux pour inviter à la tendresse par des exemples frappans.

Ce spectacle si simple , si naturel , m'amusa quelque tems , ainsi que l'espece d'Idylle que la Baronne adressa à ses petits oiseaux. « Venez , mes amis , leur » disoit-elle , oui , je vous aime. Eh ! » qui le mérite mieux que vous ? Vous » êtes tendres , fideles , empressés , l'in- » discrétion n'est pas un plaisir pour » vous. » Elle leur ouvrit ensuite une des cages cachées sous les myrtes. Il falloit les voir voler , se disputer le bon-

heur de béqueter doucement les levres de la Baronne. Les plus heureux restèrent possesseurs de ce poste agréable ; les autres prirent leur parti , & allèrent battre amoureusement de l'aile sur sa gorge.

« Finissez donc , mes chers petits enfans , leur disoit-on avec une vive voix » entrecoupée , & des yeux clignotans. » Rentrez dans votre cage , vous allez vous tuer. » Mais on n'avoit pas la force de les écarter. Je fus jaloux de leur bonheur , je leur donnai un rival , je demandai la préférence pour lui ; on convint , en le mesurant de l'œil , qu'il la méritoit , & les amans ailés qu'on lui sacrifioit eurent la générosité de chanter son épithalame.

La Marquise de..... fait encore marier à ses plaisirs la simplicité la plus aimable. Elle a pour les fleurs la passion que la Baronne a pour les oiseaux. L'amant le plus séduisant ne seroit pas dangereux pour elle , s'il n'étoit paré d'un bouquet.

bouquet. Seroit-ce en sa faveur que nos Petits-Maîtres , même nos jeunes Magistrats , sont abonnés avec des Bouquetieres ?

Un jour que je dînois tête-à-tête avec la Marquise , elle prit une rose dont son corset étoit orné , & la mit dans le seau qui étoit à côté d'elle. A mesure que la fleur s'épanouissoit dans l'eau , le cœur de la Dame s'épanouissoit aussi. Elle soupira , fixa la rose en rougissant , lui donna un baiser , & dit avec une voix étouffée & comme en respirant : Ah ! c'est ainsi que je me figure une femme au moment où elle renaît dans les bras d'un objet chéri.

Dès cet instant même , je devins passionnément épris de la Marquise ; & l'amour me la peignit à toute heure du jour & de la nuit , disputant à la rose l'avantage de s'épanouir & de renaître plus voluptueusement.

Je me parai journellement d'un bouquet énorme , moi qui n'en avoit jamais porté ; la Marquise m'en fut gré ; peu

à peu elle daigna m'écouter favorablement. Elle m'avoua qu'elle avoit le cœur sensible, mais très-délicat, & qu'il lui étoit impossible de se faire aux manières brusques de son mari, que la grossièreté accompagnoit jusque dans le sein des plaisirs. Figurez-vous, me dit-elle, un Pandoure, qui porte brusquement la main sur une corbeille de fleurs, en prend une poignée, les presse sous son nez, & les jette.

Dieux ! m'écriai-je avec transport, quoique sur un ton d'églogue, si la Flore que j'idolâtre daignoit jamais me confier la plus petite fleur, je favourerois à longs traits la volupté de la voir, de la toucher délicatement, de la couvrir de mes baisers, d'en éparpiller doucement toutes les feuilles, l'une après l'autre, avant de chercher le bonheur dans son calice, & la délicatesse même fileroit mes plaisirs.

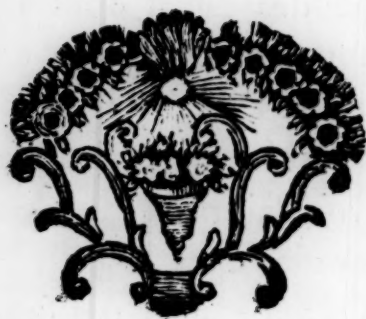
La Marquise alloit me répondre, lorsque son mari entra. Il me persifla grossièrement sur mon bouquet, & demanda

aussi grossièrement à sa femme si c'étoit en son honneur qu'elle en portoit un jaune. Elle leva les épaules , & sortit en disant entre ses dents : « Ah ! le gros » butor ! qu'il le mériteroit bien ! » Il ne le porta pas loin. ■

Dès le lendemain je volai chez la Marquise. On me dit qu'elle étoit dans son cabinet : j'entrai ; je fus ébloui , enchanté par la diversité des fleurs dont il étoit orné. Elles frappaient en même tems la vue & l'odorat : la Divinité étoit couchée sur son canapé avec un déshabillé jonquille. Elle avoit fait placer à côté d'elle deux grands vases dans lesquels étoient deux branches d'aubépine , qui formoient un berceau autour d'elle. Le point de vue étoit charmant. Il fit naître à Zéphyr le désir de figurer avec Flore dans la même niche.

Je voulus écarter un des vases , l'on se fâcha : je fus contraint de me glisser entre les branches fleuries. Je ne pus le faire qu'aux dépens de quelques piquûres. Je me préparois à les rendre avec

nsure à la beauté qui en étoit la cause ,
lorsqu'une épine pénétra dans mes reins ;
mais j'aurois eu mauvaise grace à m'en
plaindre , puisque le mouvement qu'elle
me fit faire tourna au profit de l'Amour :
la Marquise reçut le contre-coup.





CHAPITRE X.

Boudoirs des femmes fortes.

J'ENTENDS par femmes fortes , non ces bégueules , qui , fieres de savoir quatre mots de Latin ou de Grec , d'avoir surtout nombre de Pédans à leur table , arborent l'étendard de la Philosophie , pour jouer un rôle dans le monde en dépit de leur laideur. Les véritables femmes fortes , selon moi , sont celles qui , favorisées par la nature , ont reçu de ses bienfaitantes mains une ame brûlante , un cœur de feu : il en est beaucoup , dit-on ; je le crois , mais je n'en connois à fond qu'un très-petit nombre. Pourquoi cela ? allez-vous me demander. Oh ! pourquoi ; parce qu'une fortune ordinaire est bientôt épuisée , si l'on n'a l'art de l'économiser. J'imité ces joueurs prudents , qui , dérangés par quelques

fortes parties de cavagnol ou de vingt-un , ne vont plus que dans les maisons où l'on s'amuse d'un petit jeu de commerce.

Madame de....., femme forte, s'il en fut jamais , n'a pas de Boudoir d'hiver , ou , pour mieux dire , il est partout ; dans l'embrasure d'une fenêtre , dans une garde-robe , sur un escalier ; tout lui est égal. Pour celui d'été , je le connois ; & l'on peut dire , à l'éloge de la Dame , qu'il n'est point fastueux. Il est tout uniment au bout de son jardin , dans un labyrinthe de charmille , où elle a fait élever , sur un piédestal , un Priape de bronze. Elle a , pendant long-tems , imité la fille de César. Elle plaçoit sur la tête du Dieu des Jardins , une couronne , toutes les fois qu'il étoit témoin d'une de ses bonnes fortunes : mais faisant réflexion que la charmille seroit dégarnie continuellement , elle ne lui fait plus hommage que d'une feuille.

Le cabinet de la Marquise de..... est aussi de ma connoissance. Elle y est

peinte en Déjanire ; elle est entre les bras d'Hercule. D'une main , elle se joue avec l'énorme massue du Héros , de l'autre , elle fait signe aux cinquante Danaïdes de se retirer. Sa fiere contenance semble leur dire qu'elle seule les remplacera.

La grosse Comtesse de..... est encore peinte dans son cabinet favori. Ce tableau représente Vénus à sa toilette , entourée de Plutus , d'Adonis , de Mars , enfin , de tous ses adorateurs. Ils ont l'air satisfait ; la Divinité seule paroît mécontente. Le désir se peint dans ses yeux , & elle se tourne avec vivacité vers Mercure , qui , sous les traits du Chevalier de..... entre en cachant plusieurs billets doux.

La Baronne de..... n'a d'autre Boudoir que sa galerie. Tout le monde fait qu'à la mort du fameux Maréchal de..... elle a porté dix-sept jours le deuil , en mémoire d'autant de tendres complimens qu'il lui adressa dans douze heures. Aussi a-t-elle fait mettre au dessus

de son sofa le buste de ce Héros en tout genre. Il porte dans ses mains un cadran , & du bout de sa fleche l'Amour marque cinq. On lit autour , en lettres d'or : *Bel exemple à suivre !*

La Dame faisoit un jour admirer le Maréchal à un Gascon , & la larme à l'œil , ne tarissoit pas sur l'éloge de sa bravoure. Elle montrait le cadran , comme une preuve incontestable. L'habitant de la Garonne essaya de la consoler , & lui promit de surpasser le Héros qu'elle regrettoit. Elle étoit intéressée à soutenir la gloire du défunt , & à rabaisser l'orgueil d'un audacieux : le défi fut tout de suite donné & accepté. Vous vous doutez bien que la Dame gagna ; mais , Dieux ! comment ? Elle triompha si bien , que son front eut à rougir de sa victoire. Elle essaya l'affront le plus cruel ! le plus impardonnable ! Elle s'en plaignit hautement , jura de déshonorer son adversaire , qui lui répondit effrontément : « Madame , » vous aviez quatorze ans quand le Maréchal , aidé de vos charmes & de

(81)

» votre jeunesse , se signala si bien. Eh !
» donc , tâchez de reprendre vos pre-
» miers attraits , & vous verrez alors ;
» sandis ! vous verrez quel homme est le
» Chevalier de Ventillac ! Vous avez vu
» jouer le Galant coureur ? Eh bien !
» je ressemble au Héros de la Piece ; je
» vais bien ou mal , selon la beauté du
» terrain. »



CHAPITRE XI.

Boudoirs consacrés à l'intérêt.

O H , pour le coup , nous dit le Président , je ne tarirois pas , si je voulois vous peindre tous les réduits qui respirent l'intérêt : j'en ai vu bon nombre : mes créanciers en savent quelque chose.

Je ne vous parlerai pas des Boudoirs de ces petites-Filles , qui , pour imiter les grandes Dames , & afficher des connoissances qu'elles ne possèdent pas , ont la fureur des livres , des estampes ou des coquillages ; l'entrée n'en coûte pas beaucoup , pourvu qu'on arrive avec un livre bien relié , une image encadrée , une écaille d'huître tournée singulièrement ; la Divinité qui , comme je l'ai dit , ne se connoît à rien , ne vous chicane pas sur la valeur réelle de l'offrande , vous

admet à son culte , & vous ouvre le sanctuaire.

Le cabinet de la petite Mimi est agréable. Il est orné de deux tableaux excellens. L'un représente la métamorphose de Jupiter en pluie d'or. On y voit Danaé voluptueusement renversée sur son lit , le sein découvert , la bouche & les mains ouvertes pour ne rien perdre des faveurs du Dieu. Le second tableau est la parodie du premier ; Mimi y est peinte à peu près dans le déshabillé de la fille d'Acrise. Un Milord est à ses pieds. D'une main , elle lui fait remarquer la brillante métamorphose du souverain des Dieux ; de l'autre elle semble ne soulever la toile qui cache les trois quarts de ses charmes , que pour y recevoir les guinées que l'Anglois laisse tomber. Le cabinet est joli , comme vous voyez ; mais la vue en est chère , puisqu'on ne peut y entrer sans imiter Jupiter ou l'Anglois.

Le réduit amoureux de Sophie est moins gai , mais aussi ruineux. Comme ses dépenses excessives ont épuisé ses ressources ,

& lassé ses créanciers ; qu'elle a été obligée de se retirer dans un endroit privilégié , & qu'elle n'ose en sortir crainte d'être arrêtée, son cabinet est tapissé avec les *Sentences* qu'on a obtenues contre elle. Aucun de ses adorateurs ne peut espérer de la fléchir, sans avoir au préalable enlevé un des *papiers timbrés* , & sans avoir en même tems payé la somme à laquelle ladite *Demoiselle* a été condamnée par ladite *sentence*, pour les causes y portées, sans préjudice des intérêts, frais, dépens, &c. Je fus contraint, par corps, à payer le mémoire de son Herboriste ; c'étoit le moindre, il étoit taxé à cent louis : l'article seul du cerfeuil montoit à huit cents livres.

J'ai encore fréquenté chez la fameuse Victoire, & chez sa sœur. Leurs cabinets n'ont rien de merveilleux ; ils peignent cependant bien le caractère des Princesses. L'ainée est représentée sous la figure d'Attalante, cessant de fuir son amant pour ramasser des pommes d'or. La cadette est peinte en Bastienne ; elle

tient un papier de musique, sur lequel sont écrits en très-gros caracteres & très-lisibles, ces vers que chantoit avec tant de grace la femme de l'Anacréon François :

A Paris la Richesse
Se donne à la Jeunesse,
Et pour en ramasser
Il ne faut que se baisser.

Le réduit de la Marquise de.... semble d'abord annoncer la volupté seule : ne vous y fiez pas, c'est un imposteur. Il est entouré de glaces, de sorte que la Marquise ne peut faire un geste, sans que ses graces, multipliées à l'infini, ne causent la plus vive des sensations. Deux petits Amours soutiennent les rideaux qui couvrent la niche où est le sofa, mais du petit bout du doigt seulement, & comme pour dire qu'un rien peut les faire tomber. Un troisième Amour, avec une couronne de myrte à la main, semble vous agacer en vous la présentant. Rien ne seroit plus charmant, si une maudite

table de jeu qui figure toujours dans le milieu de ce cabinet délicieux , n'en détruisoit , selon moi , toutes les beautés. Il faut absolument faire la partie de Madame , qui a l'heureuse habitude de gagner presque toujours. Si quelquefois le fort triomphe de son adresse , ses doigts profitent de la distraction que ses beaux yeux vous donnent. Je la surpris un jour qui faisoit tout doucement passer mes fiches de son côté. Je la pris sur le fait ; je m'écriai tendrement : Belle main , laissez ma boîte , prenez mon cœur ! Dès ce moment je fus disgracié , & je passai pour un impoli , qui ne connoissoit pas les droits du beau sexe.

Vous connoissez tous la belle Sophie. Quelques personnes la placent au rang des femmes fortes , quelques autres dans la classe des beautés voluptueuses ; pour moi , je fais qu'en femme sensée , elle ne satisfait ses goûts & ses caprices que lorsqu'elle est tranquille du côté de l'intérêt. Ce Dieu regne de préférence dans son cœur , & lui vaut une place dans ce cha-

pitre. Un tableau qui est dans son Boudoir, & que le Peintre a malignement imaginé d'après les aventures & le caractère de la Dame, va vous la peindre entièrement.

Sophie est représentée devant son pupitre pinçant la Guitare ; un Militaire est à sa droite donnant du Cor ; un petit Abbé occupe la gauche avec sa Flûte, & un Financier est vis-à-vis jouant de la Poche. On lit sur le haut du papier de musique : *Concert à trois.*

Le lourd Midas, qui avoit demandé à l'Appelle moderne un tableau de fantaisie, a payé fort chèrement celui-ci, sans en avoir jamais deviné l'allégorie ; le Militaire, l'Abbé & la Belle n'ont eu garde de l'instruire.

Oh parbleu ! j'allois oublier le Boudoir de Rosalie, il est assez simplement décoré ; mais on y voit à côté du meuble le plus conséquent, un buste de carton, qui représente l'Amour vêtu en quinze-vingt. On n'a pas oublié la petite tasse ; tout le monde est obligé d'y mettre, sans

quoi la Prêtresse, qui n'est pas aveugle comme le Dieu, vous boude.

Il est arrivé à ce sujet une histoire que je vais vous raconter. Le Héros est un Suisse d'une taille & d'une grosseur démesurées. Un jour, au sortir d'un grand repas, il voit notre belle, pousse quelques hoquets en guise de soupirs, fait brusquement sa tendre déclaration; on le conduit dans le cabinet mystérieux; on lui fait remarquer le petit Dieu; il sourit de l'idée; on lui montre la tasse de l'aveugle; il demande pourquoi il la porte: on le lui explique. Comme il n'entendoit pas le François, on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'à moins de douze louis le petit Dieu ne lui seroit pas favorable.

Le Suisse, tout en trouvant que le petit *l'Amour étoit bien cher*, paie son poste, en prend possession, y plante l'étendard, & s'y endort. La belle, peu faite à un poids aussi lourd & aussi immobile, veut s'en débarrasser, s'agite de son mieux, peste, crie, menace; peine perdue!

Elle

Elle alloit enfin étouffer , quand l'énorme masse , en se réveillant , lui adresse ces paroles : « *Montame , fous point faire tant de tapage. Moi l'y être perché pour mon argent à moi , moi afoir donné douze louis à fous pour monter , moi en fouloir le double pour moi descendre.* »

Peignez-vous la situation de la pauvre Rosalie. Intéressée comme l'est la Princesse , elle ne savoit trop si elle étoufferoit bravement sous son fardeau , ou si elle perdrait vingt-quatre louis. Le Suisse généreux vit son embarras , & se contenta de la somme qu'il lui avoit donnée. Elle la lui rendit , bien désespérée de renverser le proverbe , & d'être obligée de dire , *un Suisse & point d'argent*. Elle jura dès ce moment une haine éternelle aux Treize Cantons. On prétend même qu'elle a poussé l'animosité jusqu'au point de cabaler contre la Tragédie de Guillaume Tell.

Le Président termina là l'histoire de ses voyages. Nous examinâmes de nouveau son cabinet. Nous lui donnâmes la

préférence sur tous ceux que son propriétaire nous avoit peints ; nous louâmes beaucoup sa simplicité ; le sofa qui l'entoure nous parut sur-tout très-commode , & nos compagnes firent un cri de joie. Vous en devinez sans doute la raison ? En tout cas , vous allez l'apprendre dans le chapitre suivant , qui sera le dernier. Du moins, je l'espere. Je l'espere aussi, s'écriera peut-être quelque lecteur malin. Qui ne donneroit pas ce bon mot pour toutes les Epigrammes de Martial ?



CHAPITRE XII.

L'Amour est un futé matois.

LE Cabinet de l'Aurore fit son effet ; nous rajeunîmes comme Titon. Nos Divinités , qui s'en apperçurent , en poussèrent , comme je l'ai dit , des cris de joie. Les friponnes se doutoient bien que nous vieillirions de nouveau dans leurs bras.

En effet , nous brûlions tous d'avoir quelque lustre de plus. Le Président partageoit nos désirs ; il tira un rideau qui , servant de nuage à la Lune , mit l'Amour à son aise : ce Dieu fit , dans l'obscurité , une ample moisson , & s'endormit enfin sur les myrtes qu'il venoit de cueillir. Hélas ! il étoit loin de croire que la dévotion viendrait le réveiller.

On se rappelle sans doute notre aventure chez le Commissaire. On a vu que nous l'avions plaisanté ; mais après notre

départ , comme les Moines connoissent tout le monde , celui que nous avions si mal-à-propos arrêté dans sa course , donna nos noms & nos demeures ; il obtint à ce prix la liberté de Manon & la sienne. Le commissaire , piqué que nous eussions osé rire de la liaison amoureuse qui régnoit entre lui , le moine , Manon , sa femme , le clerc , la servante , son valet & le sergent du guet , fut porter plainte au pere de Perfac.

D'un autre côté , le révérend moine se trouvoit le directeur de la vieille parente de notre président ; il alla lui dire que chargé , par une de ses pénitentes , de sauver l'honneur d'une famille respectable , en conduisant une jeune personne , qui avoit fait un faux pas , chez une de ses parentes , M. de Perfac , accompagné de deux ou trois libertins , l'avoit forcé d'aller chez un Commissaire révéler au grand jour la honte de la Demoiselle déguisée en Abbé , & qu'il avoit en même tems exposé sa démarche , toute honnête , toute charitable , à de malignes interprétations.

Ce n'est pas tout. On doit se souvenir.

encore des menaces de la Danseuse. « Je
 » vais , nous avoit-elle dit , parler à des
 » personnes qui viendront troubler vos
 » plaisirs. » Elle part , guidée par la
 vengeance : en traversant le Boulevard ,
 elle rencontre la Bouquetiere , lui fait part
 de ses chagrins & de ses projets , apprend
 d'elle le nom de la rue où loge le pere de
 Perfac , y vole , trouve le vieux Président
 & sa parente gémissant tous les deux sur le
 sort d'un malheureux jeune homme qui se
 damne , leur indique le théâtre de ses plai-
 sirs ; ceux-ci montent en carrosse , arrivent ,
 percent jusque dans le cabinet où nous dor-
 mions tranquillement , & dévoilant la lune ,
 voient nos diverses attitudes. Nous nous
 étions presque tous débarrassés de nos robes ,
 ainsi le tableau ne devoit pas être édifiant.

La petite Marchande , connoisseuse en
 bijoux , avoit porté la main du Chevalier
 sur les plus précieux. L'Actrice me pre-
 noit encore pour charmant. La Diane se
 trouvoit dans les bras du Président : elle
 vouloit bien faire voir qu'elle étoit la déesse
 des bois & de la chasse , puisqu'elle avoit

sa main sur un javelot toujours sûr de se coups , & l'autre sur le taillis délicieux où se font les chasses les plus agréables.

A ce spectacle , les deux dévots firent plusieurs signes de croix , & nous éveillèrent en nous donnant pieusement à tous les Diables. Nous détalâmes sans dire mot , croyant avoir les deux rabat-joie sur nos pas ; cependant nous avions déjà pris nos habits , qu'ils ne paroissent point. Je suis perdu , s'écria douloureusement le Président ; sans doute qu'ils brisent & cassent tout dans mon cabinet. Nous y courûmes , nous regardâmes à travers la serrure , & nous vîmes qu'au lieu d'en détruire les beautés , ils étoient dans la plus plaisante des extases.... Ah ! que l'Amour est fin !

M. le Président , disoit la vieille Dévotée en toussant , voyez , voyez comme ces maudits renégats , ces libertins , ces infâmes poussent la sensualité jusqu'au dernier point. Respirez un peu l'odeur suave que ces fleurs exhalent. Contemplez ce plafond , ce parquet. O Dieux ! quelle imagination diabolique ! Tout en disant cela elle passoit

ses bras dans une des robes que nous avions laissées , & dérangeoit l'énorme perruque du Président en chargeant ses épaules d'un carquois. Que dites-vous , continua-t-elle , de cette parure ? Que le Diable même l'a inventée , répondoit le Président ; elle est tout-à-fait séduisante : je crois vous voir à l'âge de quinze ans. Vous êtes aussi tout-à-fait rajeuni , poursuivoit la vieille Sybille , en soupirant d'une façon plaisamment ridicule.

Eh bien ! s'écria le Président en s'asseyant , ne voilà-t-il pas un malheureux sofa tout-à-fait dangereux ? Voyez comme on l'a fait bas & large ! Reposez-vous-y un instant , vous devez être fatiguée. — Comment ne le serois-je pas ? Le désordre de votre fils m'ont si fort tourmentée toute la journée. En effet , ce sofa est bien commode ! M. le Président , ce réduit est trop agréable pour des profanes ; il faut l'enlever à votre fils , & nous viendrons nous y recueillir , y faire des méditations. — Oui ; mais si le Diable , accoutumé à y régner , nous y tend quel-

que piège. — Il n'aura garde ! Est-ce à des personnes d'une sagesse si bien éprouvée , qu'il osera se jouer ? Il seroit trop certain de ne pas triompher. — Madame , il est bien malin ! & je sens qu'il me tente déjà. Vos charmes , relevés par cette parure , font sur moi un effet si surprenant ! — Eh ! non , vous dis-je. D'ailleurs , je ferois bien le repousser. Ce ne seroit pas la première fois. — Repoussez-le donc , Madame. Je le sens , je le vois ; le voilà triomphant. — Bon ! bon ! vous plaisantez. Je voudrois bien voir cela. — Voyez donc ! voyez donc vite ! Il n'est pas besoin que vous preniez vos lunettes. — Fi , M. le Président ? Vous êtes un réprouvé , un pervers ! Finissez donc ! Que voulez-vous faire ? — Succomber à la tentation , c'est un moyen excellent pour n'être plus tenté. — Vous me scandalisez furieusement , M. le Président..... ; mais continuez..... vous êtes si fort possédé du Démon , que vous vous adresseriez , peut-être , à quelque mondaine qui ne vous garderoit pas le secret..... causeroit du scandale.....

& feroit disparoître votre réputation d'homme pieux..... il faut avoir de la charité pour son prochain.... Dieu nous l'ordonne. — C'est très-bien dit ! D'ailleurs , j'ai fait tant de bonnes œuvres , que le Ciel feroit injuste , s'il ne me pardonnoit pas une malheureuse petite foiblesse. Ils se turent , & prouverent qu'ils avoient effectivement le Diable au corps : ils faisoient des mines de possédés.

Saturue & Cybele , ridiculement ornés de la parure d'Hébé , font cahin caha une scene amoureuse ; & l'Amour , qui jadis avoit été très-souvent bercé sur les genoux de la Dame , s'en éloigne à tire d'ailes , crainte d'y trouver présentement son tombeau.

Nous partîmes tous d'un grand éclat de rire , & nous déconcertâmes si bien les vieux Amans , qu'ils n'ont plus osé gronder notre aimable Président. Nous montâmes en carrosse sans savoir où passer le reste de la soirée ; il n'étoit que deux heures après minuit. Heureusement il y avoit encore du monde aux Comédiens de Bois : nous

y trouvâmes toutes les Femmes dont la Bouquetiere nous avoit raconté l'histoire : nous voulûmes les railler ; mais la Danseuse avoit déjà publié sa vengeance , & nous fûmes si-bien persiflés , que nous jugeâmes à propos de nous retirer. En passant devant la porte de notre Commissaire , nous y vîmes , à la clarté de nos flambeaux , une femme qui parloit de très-près à un homme : nous ne pûmes distinguer si c'étoient la Dame & le Clerc , ou bien la Cuisiniere avec le Laquais ou le Sergent. Nous entendîmes très-distinctement le Perroquet , qui , dans la journée , ayant sans doute entendu prononcer nos noms très-souvent , les répétoit en riant de toutes ses forces.

Fin de la Seconde & dernière Partie.



POST-FACE.

LE Président s'étoit très-bien apperçu que la Comtesse avoit eu des distractions & de l'humeur pendant la lecture. Il lui demanda si l'Ouvrage lui déplaisoit. « Non , » dit-elle froidement , c'est une bagatelle , une petite folie assez drôle. J'aime sur-tout que l'Abbé , » exact sur les bienséances , ait eu » soin de ne pas blesser les oreilles » par un seul mot indécent. C'est » mon foible à moi que la décence. » Sans la décence rien ne me paroît » bon. » Pour moi , ajouta le Président , je viens de voir dans cet Ouvrage un grand défaut , que je

n'avois pas d'abord remarqué. Il m'avoit paru tout-à-fait découfu, & digne de la plume de nos plus grands esprits ; point du tout ! On voit que l'Auteur a visé en secret à l'ennuyeuse symétrie. S'il avoit cette ridicule prétention , que ne ramenoit-il sur la scène Saint-Val & sa vertueuse Epouse ?

Ah ! Perfac , s'écria la Dame , laissez , de grace , en paix le perfide Saint-Val & l'infortunée qui est enchaînée à son sort. — Quoi ! Madame, la connoîtriez-vous ? — Hélas ! cette Epouse tendre , sensible , vertueuse , qu'il a oubliée , qu'il a trahie lâchement pour une vile créature. — Eh bien ? — Vous la voyez devant vous. — Est-il possible ? Je vous avoue , Madame , que je ne m'y attendois pas. — Un homme

lié , par de saints nœuds , à une femme respectable , qui l'aime , qui l'adore , qui ne vit que pour lui , peut-il se résoudre à lui faire des infidélités dans un pays où elles sont si dangereuses ? Et avec qui encore ? Je suis outrée ! furieuse ! Euh le monstre d'ingratitude ! — Ah ! Madame , comme votre conduite fait bien la critique de la sienne. Vengez-vous , Madame , vengez-vous bien vite ; il le mérite. — Non , laissez-moi , mon cher Persac. N'abusez pas d'un moment où le dépit , la colere me feroient consentir à des choses qui Persac Monsieur le Président Persac Monsieur le Président que faites-vous ? — Vous le voyez , Madame , je travaille à vous venger..... Vous êtes vengée.

La Comtesse déclama encore contre son Epoux ; le Président la vengea encore. Elle trouva goût à la vengeance , & alloit continuer à se plaindre de son perfide , quand le Président lui dit très-sérieusement :
 « Madame , je conçois qu'il est
 » doux à un cœur offensé de se
 » venger ; mais il est quelquefois
 » aussi beau de pardonner , » & il disparut. La Dame , peu satisfaite de l'éloquence de son vengeur , fut en chercher des plus déterminés au Waux-Hall. Une honnête femme une fois révoltée , est vindicative comme tous les diables.

N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.

Belphégor. LA FONTAINE.





TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans la Seconde Partie.

<i>Avis au Lecteur ,</i>	Page 5
CHAPITRE I. <i>Très-important pour le Commerce ,</i>	7
CHAP. II. <i>L'orgueil humanisé. La mort pour les malheureux n'a rien d'affreux ,</i>	13
CHAP. III. <i>Mort de la Marchande. Histoire du Chevalier. L'Amour champêtre ,</i>	21
CHAP. IV. <i>Fin de l'Histoire de Sufette. L'Abbé commence la sienne ; sa premiere declaration n'a pas un heureux succès. C'est une femme bel esprit qui l'ébau- che ,</i>	28
CHAP. V. <i>L'Abbé fait des Vers ; ils ont quelques succès , mais</i>	

- on exige de lui des ouvrages
plus conséquens. Il se dépîte,
& va offrir ailleurs le trésor
qu'il destinoit à Madame de la
Césure , 35
- CHAP. VI. Deux bonnes fortunes
manquées ; comment. L'Abbé
revient à Madame de la Césure.
Façon de faire un Ouvrage bien
vîte, & de le rendre célèbre, 45
- CHAP. VII. L'Abbé monte son ima-
gination, &c. L'Actrice de Pro-
vince raconte son histoire , 54
- CHAP. VIII. Attrapez-moi toujours
de même. Cabinet du Robin , 60
- CHAP. IX. Des Boudoirs consacrés
à la Volupté , 68
- CHAP. X. Boudoirs des Femmes
fortes , 77
- CHAP. XI. Boudoirs consacrés à
l'intérêt , 82
- CHAP. XII. L'Amour est un futé-
matois , 91
- Post-Face , 99

Fin de la Table.

